

blic , tout répondait à cette activité , à cette industrie , à cette opulence.

Tant d'avantages , loin de détourner les souverains de la Castille et de l'Aragon d'attaquer Grenade , furent des motifs qui les poussèrent le plus vivement à cette entreprise. Il leur fallut dix ans d'une guerre sanglante et opiniâtre pour subjuguier cette florissante province. La conquête en fut achevée par la prise de la capitale , vers les premiers jours de l'an 1492.

III.
Colomb forme le projet de découvrir l'Amérique.

Ce fut dans ces circonstances glorieuses qu'un homme , jusqu'alors assez obscur , proposa à l'Espagne , heureuse au-dedans , de s'agrandir au-dehors d'un continent entier. C'était une conception sublime. Des voies déjà frayées à ce terme inconnu , il n'y avait qu'un pas , mais c'était un pas de géant. Christophe Colomb devait le faire. Son regard perçant avait démêlé un nouvel ordre de choses au-delà de quelques découvertes où le vulgaire , où les savans n'avaient vu que les découvertes mêmes. Les antipodes , que la superstition avait si long-temps traités d'erreur ou d'impiété , et dont on commençait seulement à soupçonner l'existence , étaient , selon ses lumières , une vérité incontestable qu'il offrait de démontrer. Ce projet de tirer des ténèbres une partie du globe n'était pas en lui l'ouvrage d'une imagination exaltée , d'une illusion ambitieuse ; il était fondé sur une connaissance profonde du ciel , de la terre , des mers ; sur une combinaison

raisonnée de tous les moyens acquis pour dévoiler la moitié d'un monde à l'autre. Plein de cette idée , l'une des plus grandes qui soient entrées dans l'esprit humain , il proposa à Gênes , sa patrie , de mettre sous ses lois un autre hémisphère. Méprisé par cette petite république , par le Portugal où il vivait , et par l'Angleterre même , qu'il devait trouver disposée à toutes les entreprises maritimes , il porta ses vues et ses projets à Isabelle.

Les ministres de cette princesse prirent d'abord pour un visionnaire un homme qui voulait découvrir un monde. Ils le traitèrent long-temps avec cette hauteur insultante que les hommes en place affectent si souvent avec ceux qui n'ont que du génie. Colomb ne fut pas rebuté par les difficultés. Il avait , comme tous ceux qui forment des projets extraordinaires , cet enthousiasme qui les roidit contre les jugemens de l'ignorance , les dédains de l'orgueil , les petitesse de l'avarice , les délais de la paresse. Son âme ferme , élevée , courageuse , sa prudence et son adresse , le firent enfin triompher de tous les obstacles. On lui accorda trois petits navires et quatre-vingt-dix hommes. Sur cette faible escadre , dont l'armement ne coûtait pas cent mille francs , il mit à la voile le 3 août 1492 , avec le titre d'amiral et de vice-roi des îles et des terres qu'il découvrirait , et arriva aux Canaries , où il s'était proposé de relâcher.

Ces îles , situées à cinq cents milles des côtes IV.
Colomb cin.

gle d'abord
vers les Ca-
naries.
Détails sur
ces îles.

d'Espagne, et à cent cinquante milles du continent d'Afrique, sont au nombre de sept. L'antiquité les connut sous le nom d'*îles fortunées*. Ce fut à la partie la plus occidentale de ce petit archipel que le célèbre Ptolomée, qui vivait dans le second siècle de l'ère chrétienne, établit un premier méridien, d'où il compta les longitudes de tous les lieux, dont il détermina la position géographique. Il aurait pu choisir Alexandrie; mais il craignit sans doute que cette prédilection pour son pays ne fût imitée par d'autres, et qu'il ne résultât quelque embarras de ces variations. Le parti auquel s'arrêta ce philosophe, de prendre pour premier méridien celui qui paraissait laisser à son orient toute la partie alors connue de la terre, fut généralement approuvé, généralement suivi pendant plusieurs siècles. Ce n'est que dans les temps modernes que plusieurs nations lui ont mal à propos substitué la capitale de leur empire.

L'habitude qu'on avait contractée d'employer le nom des îles fortunées n'empêchait pas qu'on ne les eût perdues entièrement de vue. Quelque navigateur avait sans doute reconnu de nouveau cet archipel, puisqu'en 1544 la cour de Rome en donna la propriété à Louis de la Cerda, un des infans de Castille. Obstinement traversé par le chef de sa famille, ce prince n'avait encore pu rien tenter pour mettre à profit cette étrange libéralité, lorsque Béthencourt partit de la Rochelle le 6 mai 1402, s'empara deux mois après de Lan-

cerote. Dans l'impossibilité de rien opérer de plus avec les moyens qui lui restaient, cet aventurier se détermina à rendre hommage au roi de Castille de toutes les conquêtes qu'il pourrait faire. Avec les secours que lui donna ce souverain, il envahit Fortaventure en 1404, Gomère en 1405, l'île de Fer en 1406. Canarie, Palme et Tenériffe ne subirent le joug qu'en 1483, en 1492 et en 1496. Cet archipel, sous le nom d'*îles Canaries*, a fait toujours depuis partie de la domination espagnole, et a été conduit par les lois de Castille.

Les Canaries jouissent d'un ciel communément serein. Les chaleurs sont vives sur les côtes, mais l'air est agréablement tempéré sur les lieux un peu élevés, et trop froid sur quelques montagnes, couvertes de neige la plus grande partie de l'année.

Les fruits et les animaux de l'ancien, du nouveau monde, prospèrent tous ou presque tous sur le sol varié de ces îles. On y récolte des huiles, quelque soie, beaucoup d'orseille, et une assez grande quantité de sucre, inférieur à celui que donne l'Amérique. Les grains qu'il fournit suffisent le plus souvent à la consommation du pays; et sans compter les boissons de moindre qualité, ses exportations en vin s'élèvent annuellement à dix ou douze mille pipes de Malvoisie.

En 1768, les Canaries comptaient cent cinquante-cinq mille cent soixante-six habitans, in-

dépendamment de cinq cent huit ecclésiastiques, de neuf cent vingt-deux moines, et de sept cent quarante-six religieuses. Vingt-neuf mille huit cent de ces citoyens étaient enrégimentés. Ces milices n'étaient rien alors : mais depuis on les a un peu exercées, comme toutes celles des autres colonies espagnoles.

Quoique l'audience ou le tribunal supérieur de justice soit dans l'île spécialement appelée *Canarie*, on regarde comme la capitale de l'Archipel celle de Ténériffe, connue par ses volcans et par une montagne qui, selon les dernières et les meilleures observations, s'élève mille neuf cent quatre toises au-dessus de la mer. Les flancs de cet énorme rocher sont remplis d'excavations qui de temps immémorial servirent de tombeau à un peuple nommé *Guanche*, qui n'existe plus. L'entrée de ces singuliers sépulcres fut toujours un secret que les vieillards les plus distingués par leur discrétion se transmirent de siècle en siècle avec une fidélité qui ne s'est pas démentie jusqu'à notre âge. Les morts y sont conservés en momies, avec le succès qu'eut une région autrefois célèbre. La seule différence un peu prononcée qu'on peut remarquer entre les usages des deux nations, c'est que les Égyptiens enveloppaient leurs momies de bandellettes chargées de caractères vraisemblablement destinés à transmettre l'histoire ou le caractère des morts, au lieu que les Guanches ont simplement cousu les leurs dans des peaux, peut-être

parce que l'écriture leur était inconnue. Ténériffe est d'ailleurs l'île la plus étendue, la plus riche et la plus peuplée de son archipel. Elle est le séjour du commandant-général et le siège de l'administration. Les navigateurs, presque tous Anglais ou Américains, font leurs ventes dans son port de Sainte-Croix, et y prennent leur chargement.

L'argent que ces négocians y versent circule rarement dans les îles. Ce ne sont pas les impôts qui l'en font sortir, puisqu'ils se réduisent au monopole du tabac, et à une taxe de six pour cent sur ce qui sort, sur ce qui entre ; faibles ressources que doivent absorber les dépenses de souveraineté. Si les Canaries envoient annuellement 15 ou 1600,000 francs à la métropole, c'est pour la superstition de la croisade ; c'est pour la moitié de leurs appointemens que doivent la première année à la couronne ceux des citoyens qui en ont obtenu quelque place ; c'est pour le droit des lances substitué sur toute l'étendue de l'empire à l'obligation anciennement imposée à tous les gens titrés de suivre le roi à la guerre ; c'est pour le tiers du revenu des évêchés qui, dans quelque partie du monde que ce puisse être, appartient au gouvernement ; c'est pour le produit des terres acquises ou conservées par quelques familles fixées en Espagne ; c'est enfin pour payer les dépenses de ceux que l'inquiétude, l'ambition ou le désir d'acquérir quelques connaissances font sortir de leur archipel.

Une exportation si considérable de métaux a tenu les Canaries dans un épuisement continuel. Elles en seraient sorties, si on les eût laissées paisiblement jouir de la liberté qui, en 1657, leur fut accordée d'expédier tous les ans pour l'autre hémisphère cinq bâtimens chargés de mille tonneaux de denrées ou de marchandises. Malheureusement les entraves que mit Cadix à ce commerce le réduisirent peu à peu à l'envoi d'un très-petit navire à Caraque. Cette tyrannie expire, et nous parlerons de sa chute après que nous aurons suivi Colomb sur le grand théâtre où son génie et son courage vont se développer.

Ce fut le 6 septembre qu'il quitta Gomère, où ses trop frêles bâtimens avaient été radoubés et ses vivres renouvelés; qu'il abandonna les routes suivies par les navigateurs qui l'avaient précédé; qu'il fit voile à l'ouest pour se jeter dans un océan inconnu.

Bientôt ses équipages, épouvantés de l'immense étendue des mers qui les séparaient de leur patrie, commencèrent à s'effrayer. Ils murmuraient, et les plus intraitables des mutins proposèrent à plusieurs reprises de jeter l'auteur de leurs dangers dans les flots. Ses plus zélés partisans même étaient sans espoir; et il ne pouvait plus se promettre ni de la sévérité, ni de la douceur. *Si la terre ne paratt dans trois jours, je me livre à votre vengeance*, dit alors l'amiral. Le discours était hardi, sans être téméraire. Depuis quelque

temps il trouvait le fond avec la sonde, et des indices qui trompent rarement lui faisaient juger qu'il n'était pas éloigné du but qu'il s'était proposé.

Ce fut au mois d'octobre que fut découvert le Nouveau-Monde. Colomb aborda à une des îles Lucayes, qu'il nomma San-Salvador, et dont il prit possession au nom d'Isabelle. Personne en Europe n'était capable de penser qu'il pût y avoir quelque injustice de s'emparer d'un pays qui n'était pas habité par des chrétiens.

Les insulaires, à la vue des vaisseaux et de ces hommes si différens d'eux, furent d'abord effrayés, et prirent la fuite. Les Espagnols en arrêterent quelques-uns, qu'ils renvoyèrent après les avoir comblés de caresses et de présens. Il n'en fallut pas davantage pour rassurer toute la nation.

Ces peuples vinrent sans armes sur le rivage. Plusieurs entrèrent dans les vaisseaux; ils examinaient tout avec admiration. On remarquait en eux de la confiance et de la gaieté. Ils apportaient des fruits. Ils mettaient les Espagnols sur leurs épaules pour les aider à descendre à terre. Les habitans des îles voisines montrèrent la même douceur et les mêmes mœurs. Les matelots que Colomb envoyait à la découverte étaient fêtés dans toutes les habitations. Les hommes, les femmes, les enfans leur allaient chercher des vivres. On remplissait du coton le plus fin les lits suspendus dans lesquels ils couchaient.

Lecteur, dites-moi, sont-ce des peuples civilisés qui sont descendus chez des sauvages, ou des sauvages chez des peuples civilisés ? Et qu'importe qu'ils soient nus, qu'ils habitent le fond des forêts, qu'ils vivent sous des huttes, qu'il n'y ait parmi eux ni code de lois, ni justice civile, ni justice criminelle, s'ils sont doux, humains, bienfaisans, s'ils ont les vertus qui caractérisent l'homme. Hélas ! partout on aurait obtenu le même accueil avec les mêmes procédés.

C'était de l'or que cherchaient les Espagnols : ils en virent. Plusieurs sauvages portaient des ornemens de ce riche métal ; ils en donnèrent à leurs nouveaux hôtes. Ceux-ci furent plus révoltés de la nudité, de la simplicité de ces peuples, que touchés de leur bonté. Ils ne surent point reconnaître en eux l'empreinte de la nature. Étonnés de trouver des hommes couleur de cuivre, sans barbe et sans poil sur le corps, ils les regardèrent comme des animaux imparfaits qu'on aurait dès lors traités inhumainement, sans l'intérêt qu'on avait de savoir d'eux des détails importans sur les contrées voisines et dans quel pays étaient les mines d'or.

vi.
C'est à St.-Domingue que les Espagnols firent leur premier établissement en Amérique. Mœurs

Après avoir reconnu Cuba et quelques autres îles d'une médiocre étendue, Colomb aborda le 6 décembre au nord d'une grande île que les insulaires appelaient Haïti, et qu'il nomma *l'Espagnole* : elle porte aujourd'hui le nom de *Saint-Domingue*. Il y fut conduit par quelques sauvages

des autres îles, qui l'avaient suivi sans défiance, ^{des habitans de cette île.} et qui lui avaient fait entendre que la grande île était le pays qui leur fournissait ce métal dont les Espagnols étaient si avides.

L'île de Haïti, qui a deux cents lieues de long sur soixante, et quelquefois quatre-vingts de large, est coupée dans toute sa largeur, de l'est à l'ouest, par une chaîne de montagnes, la plupart escarpées, qui en occupent le milieu. On la trouva partagée entre cinq nations fort nombreuses qui vivaient en paix. Elles avaient des rois nommés *caciques*, d'autant plus absolus qu'ils étaient fort aimés. Ces peuples étaient plus blancs que ceux des autres îles. Ils se peignaient le corps. Les hommes étaient entièrement nus. Les femmes portaient une sorte de jupe de coton qui ne passait pas le genou. Les filles étaient nues comme les hommes. Ils vivaient de maïs, de racines, de fruits et de coquillages. Sobres, légers, agiles, peu robustes, ils avaient de l'éloignement pour le travail. Ils coulaient leurs jours sans inquiétude et dans une douce indolence. Leur temps s'employait à danser, à jouer, à dormir. Ils montraient peu d'esprit, à ce que disent les Espagnols ; et en effet, des insulaires séparés des autres peuples ne devaient avoir que peu de lumières. Les sociétés isolées s'éclairaient lentement, difficilement ; elles ne s'enrichissent d'aucune des découvertes que le temps et l'expérience font naître chez les autres peuples. Le nombre des hasards